

Publication: La Voix des Communautés Date: Fév 1, 1955 Page: 5

BAALÉ KABBALA

« C'est avec raison qu'on a appelé les Juifs d'Afrique du Nord „Baalé Kabbala“, les maîtres de la Cabbale ».

La science juive comporte une lacune, que Zunz regrette déjà, malheureuse et considérable : elle ignore presque complètement l'héritage culturel des juifs d'Afrique du Nord.

On a consacré d'innombrables études aux rabbins qui ont illustré la science talmudique d'Europe centrale ; les maîtres de l'École de Francfort ou de Troyes ont nourri des générations de juifs, les philosophes et les poètes espagnols et italiens rayonnaient non seulement au sein du judaïsme, mais encore dépassaient nos frontières religieuses pour éclairer les penseurs du christianisme et de l'Islam ; aujourd'hui encore les œuvres des exégètes, des poètes et des philosophes nord-

fonde du judaïsme nord-africain. Ce dernier a, en effet, des caractères spécifiques qui le distinguent à la fois des communautés juives européennes et orientales. Il se développe dans un carrefour exceptionnel d'influences diverses qui ont modelé sa physionomie propre.

Alors que le judaïsme européen se définissait le plus souvent par opposition au christianisme, nous voyons en Afrique du Nord une convergence d'influences variées, reçues avec une égale ouverture par les rabbis du Maghreb. L'influence la plus marquante est évidemment celle du judaïsme oriental et talmudique, qui forme la base commune de la culture juive dans le monde entier.

par André CHOURAQUI

africains sommeillent dans la poussière des bibliothèques.

Cette méconnaissance n'est pas justifiable : le patrimoine spirituel des juifs d'Algérie, de Tunisie et surtout du Maroc n'est pas une donnée chimérique.

Ils ont vécu, pendant la plus grande partie de leur histoire, presque totalement séparés de leurs coreligionnaires du vaste monde. Les seuls liens qui les reliaient à eux étaient représentés par les visites régulières qu'au long des siècles ils ne cessaient de recevoir de rabbins venus principalement de Jérusalem. Le Hachemkollé, ce moine mendiant et girovague, ne manquait jamais, particulièrement à l'époque des fêtes, de venir les visiter et leur apportait, d'année en année, le témoignage de la solidarité vivante des différentes parties du monde juif. Il venait pour solliciter des secours destinés à faire vivre les humbles communautés de Jérusalem et de Safed. Il était le seul, pratiquement, à pouvoir franchir le rideau de fer de l'isolement du Maghreb, surtout sensible au Maroc et plus particulièrement à partir du XVI^e siècle.

Les autorités musulmanes, respectueuses des traditions religieuses, laissaient pénétrer le Rabbim ; il pouvait, à sa guise, circuler de communauté en communauté.

Cette tradition, dont on retrouve le témoignage aux âges les plus anciens du judaïsme d'Afrique du Nord, était si bien ancrée qu'au XIX^e siècle, un officier chrétien, Charles de Foucauld, chargé par le gouvernement français d'une mission d'étude au Maroc, dut revêtir le déguisement d'un vieux rabbin pour pouvoir circuler comme il l'entendait et accomplir librement sa mission d'enquête. Charles de Foucauld apprit ainsi à baragouiner quelques mots d'hébreu et d'arabe. Il était censé être un rabbin venu d'Europe afin de visiter les juifs marocains. On sait que les résultats de sa mission, qu'il accomplit grâce à l'appui de tous les juifs marocains, et en particulier de Rabbi Mardocheé Aby Seroun, permirent à la France de prévoir les démarches qui lui ouvrirent plus tard les portes de l'Afrique du Nord.

Il y a de faux rabbins, mais aussi d'authentiques. Ces derniers, en même temps qu'ils allaient solliciter les secours des juifs du Maghreb, leur apportaient l'enseignement des Ecoles traditionnelles. Les pays où ils venaient profitaient de leur passage pour écouter leurs prédications et leurs leçons. Souvent aussi ils accomplissaient des fonctions de guérisseurs chargés de soigner les malades. Leur passage donnait toujours lieu à une exaltation du sentiment juif et de l'espérance, dont les communautés juives du Maghreb avaient un tel besoin pour affronter les dures réalités de leur histoire.

Avec le fragile apport de l'extérieur, une science juive se constituait et eut pour foyers principaux Kairouan, Alger et Fès. Le simple souci d'objectivité historique devrait pousser les savants à consacrer de ces foyers de culture, qui eurent une existence courageuse et bien souvent héroïque. Ils seront récompensés de leur effort, quel qu'en puisse être le résultat final, du fait de l'originalité pro-

Le juif d'Afrique du Nord

Par son costume, le juif d'Afrique du Nord se situe encore maintenant dans un décor directement hérité de l'Orient. La prononciation de l'hébreu, aux gutturales puissamment articulées, le rythme des hymnes rituels si proche des mélodies orientales, la force incantatoire qui se dégage chez eux de leur être, abandonné au martèlement de la prière, l'attitude de félicité que l'on ressent dans leurs synagogues, qui rappellent par bien des aspects la mosquée, parfois le relâchement même des attitudes, cette surprenante familiarité aux abords du divin, admise jusqu'à l'absurde avec toute la véhémence de la foi, tout vu reporté dans l'Orient, le lieu à peine transformé des cheminement d'Abraham ou des élaborations du Talmud.

Autre marque de l'Orient, le langage des juifs d'Afrique du Nord : le judéo-arabe. Douze siècles de cohabitation avec les populations arabisées du Maghreb, l'obligation de vivre et de commercer avec elles, ont absorbé la minorité juive au parler dominant. Fait caractéristique, le parler arabe antérieur aux invasions hilaliennes du XI^e siècle a été plus sûrement préservé du Maghreb dans les melahs que dans les médinas les plus conservatrices. Il a évolué en se différenciant de l'arabe par de nombreux emprunts à la langue biblique pour tout ce qui concerne l'expression de la vie intellectuelle et religieuse. Ces emprunts sont plus fréquents à mesure que l'on s'élève dans l'échelle des valeurs culturelles. Le Talmud a pénétré très tôt au Maghreb. Plus qu'en Europe peut-être, il a été reçu et étudié comme une réalité vivante dans un climat semblable à celui de ses origines. Les universités rabbiniques de Kairouan, de Tunis, de Taert, de Tlemcen, de Fès étaient en rapports constants avec les docteurs de Soura et de Poumbédita, comme plus tard avec ceux de Jérusalem et de Safed. Kairouan, dès sa fondation, devait être l'un des pôles de diffusion de la culture talmudique en Afrique du Nord, où s'illustrèrent Jacob Ben Nissim Josias, Huchiel Ben Elhanan, Hananel et Nissim Bar Jacob, qui furent des talmudistes dont l'autorité atteignit les limites du monde juif. Judah Ibn Kuraich, à Tahert, Dououch Ben Labrat, Judah Hayyoudj, et surtout le grand Isaac El Fassi à Fès, furent les initiateurs des traditions rabbiniques du Maghreb.

Dans leurs écoles et dans celles que fondèrent leurs disciples et leurs successeurs, s'élabora la nombreuse lignée de rabbins casuistes, dont il est possible de rencontrer des représentants dans presque tous les centres juifs d'Afrique du Nord et principalement du Maroc.

Les imprimeries d'Oran, d'Alger, de Fès, de Casablanca, et plus spécialement de Djerba n'ont cessé d'éditer les œuvres les plus représentatives des rabbins maghrébins ; mais de trop nombreux manuscrits d'études talmudiques demeurent encore inédits. Il conviendrait de faire tout d'abord un recensement général de ces manuscrits et de les éditer avant de pouvoir faire un bilan de l'activité des talmudistes de l'Afrique du Nord.

A côté de ce caractère proprement oriental du judaïsme maghrébin, il convient de souligner le deuxième facteur de son évolution, qui fait de lui un judaïsme espagnol. Les expulsions des juifs d'Espagne au XIV^e et au XV^e siècle dispersèrent dans tout le bassin méditerranéen, et plus particulièrement au Maroc, en Algérie et en Tunisie, les juifs d'un haut degré de culture chassés par les décrets d'Isabelle la Catholique.

Les grands penseurs

Issac Ben Chechet Barfat et Simon Ben Somaïh Davan, qui marquèrent si profondément le judaïsme nord-africain, s'installèrent à Alger. On a, en eux, des représentants accomplis du judaïsme sepharadi qui devait puissamment contribuer à la régénération intellectuelle du judaïsme nord-africain, dont

il ranima les sources. A partir de 1391, l'Algérie sert de refuge à des docteurs célèbres, contemporains de Rab Alnquaoua. Parmi eux, citons Juda Kallat, auteur de *Messiah Yllemim*, commentaire biblique sur les gloses de Rachi, le poète Allal-Ben-Sidoun, le médecin Jacob Gabison, qui composa une œuvre philosophique, *Rerech Hassechel*, pour défendre contre ses adversaires *Le Guide des Egarés* de Maimonide. Citons encore Jacob Berab, maître du célèbre talmudiste Karo, le prédicateur Jacob Kino, le poète et philosophe Abraham Ben Meir Zmiro, le rabbin Joseph Alashkar. Ce dernier laissa une œuvre importante, des poèmes, des traités de théologie morale, enfin un traité cabalistique *Safenat Paaneiah*, dont l'originalité consiste à découvrir un sens initiatique et cabalistique à la Michna et des concordances secrètes entre le Talmud et la Cabbale. Cet auteur nous révèle ainsi l'un des caractères les plus profonds de la science juive en Afrique du Nord qui a consisté à la recherche d'une synthèse entre la tendance légaliste et la tendance gnostique de la tradition juive.

C'est avec raison qu'on a appelé les juifs d'Afrique du Nord les *Baale Kabbala* (Les Maîtres de la Cabbale). La diffusion très active à l'établissement des réfugiés d'Espagne. Les héritiers spirituels de Salomon Ibn Adret, d'Abraham Aboulafia, de Joseph Chiquitilla, de Shemtov Ibn Gaon et surtout de Moïse de Léon, répandirent la tradition ésotérique de la synagogue à des cercles de plus en plus nombreux d'initiés. Le livre du Zohar devait avoir une diffusion très grande en Algérie, en Tunisie et au Maroc, où il devait être révéralé à l'égal de la Thorah, surtout après le XVI^e siècle, lors du triomphe parmi les masses populaires des doctrines de Rabbi Isaac Louria Askenazi.

La Cabbale d'Ari tout entière fondée sur une interprétation mystique du thème cosmique de l'exil et de la rédemption d'Israël, devait avoir des échos profonds parmi les exilés d'Afrique du Nord. Les disciples de Louria, Rabbi Joseph Ibn Teboul et surtout Israël Sarug qui, de 1592 à 1598, se consacra à répandre la doctrine du Maître dans les pays du bassin méditerranéen, trouvèrent en Afrique du Nord d'ardents disciples qui imprimèrent dans les communautés juives dont nous parlons la ferveur mystique et les techniques de purification spirituelle héritées de la Cabbale.

Dans un grand nombre de petits centres et dans toutes les grandes villes d'Afrique du Nord, on peut encore aujourd'hui observer l'existence de confréries de lecteurs du Zohar... A Casablanca, entre autres, on peut encore dénombrer à l'heure actuelle au moins cinq centres permanents où la lecture du Zohar se fait de jour et de nuit par des fidèles pieusement consacrés à cette dévotion.

Les rituels en usage en Afrique du Nord ont tous été influencés par les modifications introduites dans la liturgie par Rabbi Ayahe Judah (mort en 1756) et Rabbi Tubiana Abraham Dayyan, mort à Alger le 2 septembre 1792. Ce sont ces influences cabalistiques qui expliquent les caractères les plus profonds du judaïsme dont nous nous occupons, dont la manifestation la plus importante est le culte des saints.

Rabbins et fidèles étaient, et continuent, d'être pénétrés de la sainteté et, pour ainsi dire, de la canonicité de la tradition cabalistique. Il est significatif de noter qu'il n'y eut jamais en Afrique du Nord de mouvement comparable à l'opposition de Mitnaguedim à la diffusion des enseignements cabalistiques. A la différence de ce qui se passa parfois en Europe, rabbins et fidèles étaient trop près les uns des autres pour qu'une opposition pût surgir entre la piété intellectuelle des uns et la mystique des autres. De ce fait, si le messianisme de Sabbatai Zevi souleva les masses nord-africaines d'une exaltation peut-être plus violente qu'ailleurs, le mouvement hassidique n'eut jamais là aucun écho. Ce qui en Europe constituait une révolution de la spiritualité juive, allait de soi aux ardeurs de la piété traditionnelle du Maghreb.

Des manuscrits inédits

Plusieurs milliers de manuscrits inédits existent et attestent la vitalité de la culture juive dans les communautés nord-africaines de la Diaspora. Sans doute, ce qui nous est accessible de cette littérature prouve que nous sommes en présence d'œuvres de valeur inégale. N'empêche que la tâche la plus urgente des savants qui s'intéressent à l'histoire du judaïsme nord-africain, devra être de procéder à l'inventaire complet de ces textes avant de pouvoir formuler un jugement d'ensemble. Pour l'instant, nous sommes très loin du travail complet de dépouillement qui sera nécessaire. Très peu d'ou-

vrages ont été rendus accessibles au monde savant et les études sur les penseurs juifs du Maghreb sont encore plus rares.

C'est à ce titre qu'il convient de saluer avec une particulière gratitude deux ouvrages publiés par M. Georges Vajda, le savant historien de la pensée juive au moyen âge. Son recueil de « Textes historiques » nous permet de connaître d'intéressantes chroniques de rabbins marocains (Hesperis

C'est dans le domaine poétique surtout que les sources sont abondantes. On naît poète sur les rives de la Méditerranée et c'est par centaines que se sont comptés les chantres qui, à diverses époques, n'ont cessé de faire vibrer la lyre hébraïque. Aujourd'hui encore, on peut rencontrer dans les communautés éloignées du sud du Maghreb de savants lettrés qui continuent de composer eux-mêmes des hymnes dans le plus pur style synagogal. Rabbi Moshe Sellen, l'actuel rabbin de Ghardaïa, est l'auteur d'une œuvre poétique ~~très~~ importante par la qualité que la quantité. Nous gardons le souvenir d'heures entières passées à l'entendre chanter, sur des rythmes qu'il a composés, les poèmes où il chante sa foi. Auprès de lui, il était facile de revivre les heures d'or de la culture juive en Afrique du Nord.

Les poètes

C'est dans ce cadre qu'il convient de replacer les poètes dont nous préparons actuellement la publication de certaines œuvres. Il s'agit de poètes Chouraqui (1) établis à Tlemcen, probablement à partir de la fin du XIV^m siècle. Originairement d'Espagne, la première mention d'un docteur de ce nom, dans les documents que nous possédons, date du XV^m siècle. Il s'agit de Rabbi Ephraïm Chouraqui, juge au Tribunal rabbinique de Tlemcen (2).

Au XVII^m siècle, apparaissent les deux plus importants représentants de cette famille, Eliaou Chouraqui et son fils Saadia. Le premier est connu par des poèmes qui se récitent encore dans les synagogues d'Afrique du Nord. Il mourut, plus que centenaire, le 9 Ab 1706. Un texte le décrit en termes éloquentes pour être le « Haeshel Hagadol » (Le Grand Arbre), qui élevait ses disciples dans l'ombre de sa sagesse.

Ses poèmes où apparaissent les caractéristiques de la prosodie judéo-espagnole confirment les qualités de styliste et les dons poétiques qui devaient être confirmés par son fils et son disciple Hehacham Rabbi Saadia Chouraqui. Talmudiste, linguiste et poète, il jouit d'une situation éminente parmi les rabbins maghrébins. Il serait du plus haut intérêt de publier ses œuvres complètes pour mieux connaître une personnalité que le Grand Rabbin de Fès, Jacob Abenson, qui mourut en 1753, à l'âge de 80 ans, décrivait en termes lyriques : « Arbre de vie, source impétueuse de la connaissance et du savoir, réceptacle d'innocence et de parfaite sagesse ».

Ce que nous savons de l'œuvre de Saadia Chouraqui ne s'inscrit pas en faux contre le jugement porté par le Grand Rabbin de Fès. Son autorité spirituelle s'est étendue non seulement à la communauté de Tlemcen mais à l'Oranie, et comme ceux d'Eliaou, quelques-uns de ses poèmes sont encore lus dans certaines communautés d'Afrique du Nord où ils ont été introduits dans la liturgie.

En 1856, un recueil de poèmes intitulé « Chibhé Elohim » publia, pour la première fois, quelques-unes de ses élégies, mais la presque totalité de son œuvre reste encore à l'état de manuscrits. Nous avons retrouvé à New-York, dans la bibliothèque du

(LIRE LA SUITE PAGE 6).

(1) Le nom de Chouraqui dérive du mot arabe « Sherk » qui signifie « Orient ». Ce mot a donné naissance au mot latin « Sarracenus » : les Orientaux, dont dérive le mot français « Sarrasins ». Il signifie « venu de l'Orient ».

(2) Nous connaissons l'existence de Rabbi Ephraïm Chouraqui par les commentaires critiques qu'une décision de son Tribunal suscita de la part de Rabbi Semach Duran, alors retiré à Malaga en Espagne pour raisons de santé, de 1462 à 1468. Un siècle plus tard, dans la seconde moitié du XVI^m siècle, le « Hout Hamechoulash » publia une consultation d'un second rabbin, Moshe Chouraqui.

Nous devons une particulière gratitude à M. Isaac Rouche qui attira le premier notre attention sur les rabbins Chouraqui de Tlemcen et, grâce à qui nous eûmes accès à la plupart de leurs œuvres. Le Rabbin Isaac Morali fut à l'origine de notre découverte du manuscrit inédit à la Bibliothèque du Jewish Theological Seminary de New-York.

Vérifier que l'imprimante fonctionne correctement

Imprimer

Cacher cette ligne

Annuler